

Saint-Gilles

Le retour en train

2010

Salope. Durant tout le trajet en voiture séparant le lieu du mariage de la gare, Brax n'avait pas réussi à détacher ses pensées d'Esther. Et là, tandis que la rame se mettait lentement en mouvement, il décida de la chasser de son esprit, de ne pas rester sur son amertume, de solder la question. Aussi scella-t-il l'affaire par cette sentence sans appel : salope. Ce dimanche marquait la fin des vacances scolaires, le train était bondé de familles, d'enfants remuants râlant pleurant réclamant, de parents excédés et de grands-parents exagérément patients. C'était bruyant, l'air dans la rame était lourd, comme chargé de plomb et chauffé à blanc. La malchance avait voulu que Brax héritât d'une place dans un carré, côté couloir, la pire de toutes : il avait quelqu'un à côté de lui mais aussi en face, de telle sorte qu'il ne pouvait étendre ses jambes. Il maudit sa grande taille, sa paresse à réserver plus tôt son billet, les vacances et plus encore le fait qu'il existât des enfants. Il siégeait côté couloir, là où, par un mystère de la construction ferroviaire, la SNCF n'avait pas jugé utile d'installer une tablette. Les passagers côté fenêtre en disposaient, pas lui. Il ne pouvait ainsi poser devant lui ni son walkman, ni son journal, ni son livre, rien, c'était l'enfer. Il fit le calcul du nombre d'heures qui le séparaient encore de Paris, leva les yeux au ciel et décida d'essayer de dormir.

Le mariage avait conduit les plus courageux jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Brax avait fait partie de ceux-là. A vrai dire, il s'était bien amusé, avait bu ce qu'il fallait boire quand on a dix-huit ans et qu'on veut montrer sa robustesse, il avait dansé tant et plus, passant d'une cavalière à une autre. Il avait dansé cinq fois avec Esther, y compris un des rares slows programmés après deux heures du matin. Le train appartenait à cette génération de nouvelles rames, les Corails. De ce fait, les sièges n'y étaient pas encore défoncés ni imprégnés de poussière et de la sueur des milliers de passagers précédents. Brax ne pouvait quand même pas avoir tout perdu ! La femme à côté de lui lisait un pavé, un de ces romans classiques qu'on avalait par force en Première à cause du Bac. Pour lui, c'était une affaire heureusement close. Le jeune homme venait d'entrer en fac, il savourait cette nouvelle vie, festive et insouciant. Puis il y avait eu le mariage de Régis. Un vieux copain d'enfance, un des rares de cette époque qu'il voyait encore. Enfin, voyait... Les deux amis prenaient un pot ensemble deux ou trois fois par an, rien de plus. Mais ça entretenait le lien.

Ils avaient quatre ans d'écart mais cela ne les avait jamais séparés. Ils avaient appartenu à la même bande d'enfants du quartier, Régis comptait dans les aînés et il avait très tôt pris le benjamin du groupe en affection, puis en amitié. Aussi, quand Régis avait annoncé ses fiançailles, Brax l'avait félicité, avait réclamé de rencontrer l'heureuse élue, ce qui s'était produit une fois. Il avait été décidé ce soir-là que Brax viendrait au mariage. Tout en sachant qu'il n'y connaîtrait personne d'autre que son ami, que celui-ci n'aurait pas plus de trente secondes à lui consacrer de toute la soirée, Brax avait accepté : comment pouvait-il refuser, coincé dans un restaurant entre les deux futurs époux ? Il avait mesuré à ce moment-là seulement à quel point la famille de Régis et la sienne n'étaient pas du même milieu. A priori, lui s'en foutait pas mal, Régis aussi apparemment. Mais tout de même, la rencontre avec Nathalie avait été révélatrice. Régis appartenait à la haute, à la classe des bourgeois et sa fiancée encore plus. Le mariage à l'église leur semblait important à tous deux, lors même que Brax avait arrêté le catéchisme dès l'entrée au collège... Et puis, ils parlaient de choses que le jeune étudiant découvrait : faire-part, liste de mariage, enfants d'honneur, robes, chapeaux, etc. La noce promettait d'être somptueuse et très chic, elle le fut. Brax s'était senti le vilain petit canard, au moins au début. Puis, peu à peu, son aisance naturelle avait pris le dessus, il s'était intégré dans des conversations, avait repéré quelques groupes d'autres jeunes apparemment accueillants et avait sympathisé. C'était le début, le temps du champagne que l'on siffle à tout vitesse, afin d'avoir fini sa flûte avant le passage du prochain serveur. Avec le soleil, les invités avaient envahi le jardin du lieu de réception. Des buffets avaient été dressés le long des pelouses, riches en petits fours et autres mets recherchés. Un peu à l'écart dans un premier temps, Brax avait beaucoup mangé. Et regardé les filles.

Il ouvrit les yeux, regarda la campagne que le train traversait à vive allure, puis les deux passagers en face de lui. Une grand-mère et sa petite-fille. La gamine ne devait pas dépasser les dix ans, elle s'échinait à remplir les pages d'un cahier de devoirs de vacances, semblant condamnée à rattraper le retard pris pendant son séjour à la campagne. La grand-mère l'aidait, essayait de rester pédagogue en la laissant chercher mais on sentait que sa patience fléchissait. La petite faisait exprès de n'y rien comprendre et la grand-mère résistait de plus en plus difficilement à la tentation de lui donner les réponses, de ne plus lui expliquer, qu'on en finisse. Sans doute la mère vérifierait-elle au retour que la petite avait bien tout fait et la grand-mère voulait s'éviter les remontrances pour n'avoir pas obligé la petite à travailler chaque jour suffisamment. Mais zut, sa petite-fille, elle ne l'accueillait chez elle qu'une semaine par an, ce n'était pas pour prolonger l'école !

Au mariage, les enfants avait disparu soudainement un peu avant le dîner, pour ne réapparaître qu'au moment du gâteau. Un repas spécial avait dû être organisé pour eux dans une autre salle, Brax ne s'en était naturellement pas soucié. De voir cette gosse sécher sur ses divisions ramenaient ses pensées sur ces enfants vus la veille. Avec les petites robes et les serre-têtes d'un côté, les culottes en flanelle et les nœuds-pap's à élastique de l'autre. On courait, on se poursuivait, on créait autour d'une statue du parc un monde imaginaire et éphémère. Le jus de fruit coulait à flot dans des verres sitôt asséchés. Des mères apostrophaient leurs chérubins, il fallait venir dire bonjour, embrasser la Tante Chose, dire son âge et sa classe, trépigner en espérant être enfin libéré. Essayer d'échapper au vieil oncle à l'haleine fétide, retrouver les autres et reprendre le cours normal de la fête ! Les enfants égayaient le jardin dans lequel se jouaient par ailleurs des scènes bien convenues, des conversations polies, des sourires forcés. Plus tard, on aurait fini les obligations familiales et on pourrait s'amuser. Pour les adultes, il y avait avant cela un rituel à respecter, des hommages à présenter, des tantes à honorer d'un échange de quelques phrases. Et puis, des messieurs se montraient entreprenants, des chefs de famille désireux d'ouvrir de "nouvelles frontières". L'un d'eux, la cinquantaine approchant, vint parler à Brax. Il se présenta comme le cousin du père de la mariée. "Et vous ?". Brax expliqua qu'il était un ami de Régis, "un ami d'enfance" ajouta-t-il, comme si cela lui conférait un supplément de prestige. Il dut ensuite citer ses études, faire état de sa mention au Bac l'année passée et affirmer son projet d'intégrer Sciences Po l'année suivante. L'homme le félicita pour son ambition, enfin un jeune qui voulait bien bosser pour réussir... Brax avait inventé cette histoire de Sciences Po, pensant à raison que cela l'aiderait à être "bien vu". Constatant son succès, il décida de tenir ce discours toute la soirée. On ne sait jamais, on accroche parfois une fille sur un malentendu... Puis le cousin du père voulut étaler plus avant son succès. Il désigna un chapeau au loin et expliqua que la femme en-dessous était sa merveilleuse épouse. Il chercha ensuite un peu partout dans l'assistance avant de désigner deux garçons de douze-treize ans – ses fils – et enfin une jeune fille en grande conversation avec d'autres jeunes gens, sa fille. Le cousin était un homme comblé par la réussite dans tous les domaines et Brax trouva une formule pour le lui affirmer poliment. Conscient d'avoir séduit ce jeune prometteur, l'homme héla sa fille au loin. Quelqu'un, passant par là, lui reprocha le caractère cavalier de son geste : "Voyons Louis, laisse-la vivre ta fille !"

Brax avait mis du temps à décrocher l'ami Louis, presque autant que la petite en face de lui à finir sa page de divisions et de multiplications. Un ouf de soulagement lui échappa quand la grand-mère décida qu'on avait assez

travaillé et que maintenant, on allait jouer. Une partie de pendu fut décidée. Les règles de ce jeu sont simples : l'un des deux joueurs pense à un mot et, sur une feuille, en trace la première et la dernière lettre, séparées d'autant de tirets qu'il reste de lettres dans le mot. L'autre joueur doit deviner le mot en proposant des lettres. A chaque supposition, la lettre est affichée si elle figure dans le mot mystère. Dans le cas contraire, un élément d'une potence est tracé sur la feuille. Quand la potence est achevée, on commence à dessiner le pendu. Le but du jeu est de trouver l'ensemble des lettres manquantes avant d'être pendu. La partie débuta joyeusement, la grand-mère énonçant volontairement des lettres fausses de façon à ne pas gagner trop vite. Elle choisissait ensuite des mots aisés pour que la petite gagnât aussi, de telle sorte que personne ne fut pendue pendant une bonne demi-heure. Brax se laissa entraîner par le jeu. Assis en face, il entrouvrait par instant les yeux pour lire les lettres affichées à l'envers. Il s'efforçait de deviner la réponse avant la grand-mère. Il se surprit même à souffler mentalement les bonnes lettres à la petite fille ! Au moins, pendant ce temps-là, il ne pensait pas à l'autre conne.

Avec la fatigue accumulée de la veille et le boucan dans le train, sa mauvaise humeur ne diminuait pas. Il avait maugréé toute la journée, traînant dans les rues d'une ville qu'il ne connaissait pas jusqu'à l'heure du train. Pourquoi sa mère lui avait-elle conseillé de ne repartir que l'après-midi ? "Tu verras, avait-elle dit, dans ces mariages, il y a toujours un truc le lendemain !" De truc, il y avait bien eu, mais personne n'avait pris l'initiative de l'y convier. Aussi s'était-il trouvé seul ce matin-là, avec pas mal d'heures à tuer. Le tout d'humeur exécrationnelle. Il ne digérait pas, elle s'était bien foutue de lui. Ces filles des beaux quartiers, ça se la joue mais après, y'a plus personne. Brax songea à ses copains de fac qui avaient dû sortir en boîte. Là, au moins, on savait s'amuser ! Il n'y avait pas tout ce cinéma, tous ces artefacts, tous ces sourires hypocrites ! Là au moins, quand une fille vous suivait pour prendre un verre, ce n'était pas pour se sauver juste après ! Les choses étaient plus simples dans la vraie vie que dans le beau monde... Et le fric qu'il avait laissé dans ce week-end ! Le train, l'hôtel, le déjeuner. Certes, son père lui avait passé un billet de cent francs, mais bon, c'était peu pour aller à l'autre bout de la France. Il se croyait encore dans les années soixante, son vieux, il n'avait pas encore intégré l'inflation à deux chiffres des dernières années : Et puis, ces nouveaux Corails, ça coûtait un bras pour y avoir une place ! Brax pensa qu'il valait mieux être riche dans ces années quatre-vingt, il devina le mot "pharmacien" sur la feuille de la petite fille et décida d'essayer de dormir pour de bon.

Il n'y parvint naturellement pas. Un nourrisson quelques places derrière lui commença à pleurer. Le temps que sa mère ait préparé le biberon salvateur, toute velléité de sommeil dans la salle s'était trouvé anéantie. Brax soupira, pas trop fort pour ne pas se montrer impoli ni insensible. Il chercha son bouquin dans son sac, lut deux pages, se rendit compte qu'il n'avait rien retenu de sa lecture, comprit que le souvenir d'Esther ne le lâcherait pas aussi facilement, qu'il faudrait plus qu'un Agatha Christie pour que la jeune fille ne sortît de son cerveau et il referma le livre. Sa voisine, elle, ne faiblissait pas. Les Frères Karamazov auraient sans doute achevé leur partition avant l'arrivée à Paris ! Brax l'envia, se reprocha son incapacité à se concentrer, se traita intérieurement de nul, insulta Esther pour la millième fois depuis le matin et se leva pour aller aux toilettes. Au moins, ça l'occuperait un moment. Et puis il se dégourdirait les jambes. Le train s'arrêta à une gare. Angoulême. L'angoisse ! Il restait au bas mot encore quatre heures de trajet...

Le dîner avait eu lieu dans d'immenses salons en enfilade, sur des tables rondes bellement parées. Les mariés avaient réuni autour d'eux leurs plus proches amis. Brax s'était retrouvé trois tables plus loin, entouré de convives qu'il ne connaissait pas. La chance semblant l'avoir complètement abandonné pour cette soirée, les quelques personnes avec qui il avait sympathisé pendant le cocktail siégeaient à d'autres tables. Tout était à refaire, il faudrait se représenter, nouer une seconde fois le lien avec de nouvelles personnes qui, de toute évidence, se connaîtraient déjà entre elles et n'auraient rien à faire de ce garçon inconnu et mal fagoté. Ah oui, le costume ! Là encore, ses parents ne l'avaient pas franchement aidé ! Pour éviter l'achat d'un complet qu'il ne remettrait pas avant des années, le père de Brax avait décidé de lui prêter le sien. Il n'en possédait qu'un et admettait qu'il ne le porterait sans doute que trois fois dans sa vie, la première avait été son mariage, la deuxième serait celui de son fils, la troisième, il ne serait plus là pour se voir, serait son enterrement. Le vêtement était en parfait état, la mère de Brax avait effectué les retouches pour que la longueur des manches et des jambes tombe parfaitement. Dans le petit appartement familial, on avait pris des photos, on s'était exclamé, on s'était enthousiasmé pour ce fils si beau, si élégant et si prometteur. Mais voilà, à peine le jeune homme arriva-t-il sur le parvis de l'église qu'il se sentit ridicule. Le costume de monsieur son père avait plus de vingt ans et la mode, elle, avait bien changé. Il se sentit trahi par les siens, il se sentit "le jouet de la fortune"¹, il voulut disparaître à la vue de tous. La vieille flanelle grise du complet paternel tranchait avec rudesse pour qui la portait comparée aux couleurs variées et aux coupes modernes

¹ In *Romeo et Juliette*, de William Shakespeare.

des costumes que portaient les messieurs, y compris les garçons de son âge, autour de lui. Lui déjà peu en confiance de devoir côtoyer des gens d'un autre milieu que le sien se sentit franchement – et injustement – défavorisé par le sort, un peu plus intimidé surtout. Il finit par se glisser dans le fond de l'église, choisit une place à l'extérieur d'une travée et s'assit, attendant que ça passe. Ensuite, il verrait.

Il passa sa main sur sa cuisse, sentit la toile denim et sourit intérieurement. Il était redevenu lui-même, avec ses vêtements à lui, pareil et égal aux autres. Il y avait quelque chose de rassurant à ce contact avec la toile pourtant rugueuse. Il lui semblait avoir échappé à un monde hostile à son égard, alors même que tout le monde, toute la soirée durant, s'était montré aimable et chaleureux avec lui. Y compris pendant le dîner. Il était arrivé le dernier à sa table et n'avait ainsi pas eu le choix de sa place. Neuf regards se posèrent sur lui quand il approcha et salua, puis neufs saluts polis lui furent rendus. Il tira la chaise qui lui était échue et prit place entre deux filles. La règle d'alternance hommes-femmes avait été scrupuleusement respectée. Brax se présenta rapidement à l'encan puis se tourna vers sa voisine de gauche. La jeune fille avait des yeux et un visage ronds, un sourire chaleureux et une voix chantante. Elle précisa être la cousine de la mariée et présenta son fiancé, assis à la place suivante. Brax écouta les personnes en face se présenter succinctement puis acheva son tour avec sa voisine de droite. La jeune fille ne l'avait pas quitté des yeux une seule seconde. Le jeune homme reconnut, à sa robe, la fille du dénommé Louis, cousin du père se souvenait-il – mais du père de qui déjà ? Elle s'appelait Esther, elle venait d'avoir dix-sept ans. Pourquoi le précisa-t-elle ? Brax ne se posa pas vraiment la question. Elle semblait timide mais son regard sur lui semblait refuser d'être ainsi contenu. Il semblait vouloir briller plus qu'il ne se l'autorisait, il semblait vouloir gagner en profondeur, comme pour délivrer avec plus de force le message secret dont il se savait le porteur : Brax, avec ses gestes un peu gauches, sa veste vieillotte, sa mèche tombant sur son front et son sourire avenant, Brax bref, Brax lui plaisait. Diverses conversations s'engagèrent, dans lesquels le jeune homme tint naturellement sa place. On parlait des études des uns et des autres, des projets pour les prochaines vacances d'été, du mariage à venir l'année suivante du couple de fiancés sis à la gauche de Brax. La jeune fille avoua avoir pris des notes après la cérémonie religieuse et, depuis le début de la réception, penser à de nombreux détails qu'elle se promettait de coucher par écrit à son retour à l'hôtel. Si elle ne les notait pas tout de suite, elle allait forcément les oublier ! Brax fut interrogé à son tour, il réaffirma avec aplomb son intention de briguer l'admission à Sciences Po. Esther l'écoutait sans trop parler, elle précisa seulement qu'elle trouvait ce

projet courageux. Brax adopta un profil bas, affirma qu'il n'était pas certain de réussir. "A cœur vaillant rien d'impossible", dit Esther. "La valeur n'attend point le nombre des années²", conclut un autre.

Les voisins de train de Brax lisaient maintenant toutes, on avait franchi Ruffec, la rame traversait le Poitou. En face de lui, la petite lisait un Enid Blyton, tandis que sa grand-mère était plongée dans Marguerite Yourcenar. Un calme appréciable régnait dans leur carré. Hélas, ce n'était pas le cas dans l'ensemble de la voiture ! Si la plupart des tous petits dormaient désormais, les autres enfants avaient davantage tendance à s'énerver au fur et à mesure que les heures passaient. Les livres ni le dernier numéro de *Pif Gadget* ne suffisaient plus à contenir leur besoin de se défouler. Le ton montait un peu plus entre parents et enfants à chaque quart d'heure, des tentatives de promenades dans les allées et sur les plateformes ne contribuaient qu'à véhiculer les cris un peu plus, à propager l'énerverment ambiant. Pour Brax, qui était déjà de mauvaise humeur, cela ne simplifiait pas les choses, tandis qu'il poursuivait sa plongée dans les souvenirs de la veille. Il posa la main sur son Agatha Christie, posé en équilibre sur son genou, et sourit en voyant la petite photo dépasser. Il s'en saisit, la regarda puis la remit dans l'ouvrage. Il ne la vit pas glisser d'entre les pages et choir sur le sol.

Ils avaient bien ri avec cet appareil photo. Dès avant le dîner, Brax avait repéré la femme qui brandissait partout son nouveau jouet technologique, clamant fièrement à qui pouvait l'entendre : "Regarde, j'ai amené un Pola !" C'était une tante quelconque d'on ne sait qui. Elle possédait ce nouveau type d'appareil, un Polaroid, qui produisait la photo quelques dizaines de secondes seulement après la prise de vue. Des groupes se formaient face à l'objectif, la tante immortalisait la scène et distribuait les clichés à qui voulait. Plus le groupe était nombreux, plus il fallait effectuer de prises de vue. Cela donnait lieu à de joyeux désordres, des petites bousculades au cours desquels petits et grands riaient beaucoup. La "Tante Pola", ainsi qu'elle fut surnommée, sévit encore pendant la soirée et c'est ainsi qu'Esther et Brax posèrent sur la terrasse, côte à côte, comme deux vieilles connaissances. Il avait passé son bras autour des épaules de la jeune fille et, la gaieté de Tante Pola s'avérant contagieuse, tous deux riaient. Esther et Brax étaient repartis chacun avec un tirage, une preuve de leur rencontre et de la bonne soirée qu'ils avaient passée ensemble. Quelle heure pouvait-il être alors ? Minuit et demi, peut-être une heure. C'était le moment où tout allait bien, où le charme opérait entre eux. Ils avaient dansé, ils avaient poursuivi dans le parc ou sur la terrasse les conversations initiées pendant le repas, ils avaient ri. Brax avait

² In *Le Cid*, de Pierre Corneille.

noté l'adresse et le numéro de la jeune fille sur le dos de son paquet de cigarettes. Il avait oublié pendant ces quelques heures toutes ses réserves de la journée, il avait oublié le costume suranné, ses origines modestes au regard des gens qu'il rencontrait ici, ses préjugés aussi sur ces jeunes gens parfois un peu maniérés mais qui s'étaient réellement montrés accueillants et simples d'accès. A quel moment avait-il songé qu'Esther lui plaisait ? A quel moment avait-il ressenti le désir de se retrouver seul avec elle dans le parc, loin des lumières et des sons de la fête ? Loin des adultes, de Louis et de sa merveilleuse épouse ? Au moment de la photo peut-être, songea-t-il à l'annonce de la gare de Poitiers. Non. C'était avant, après le dessert. Quand ils avaient regardé le père de la mariée ouvrir le bal avec sa fille. Esther se trouvait au premier rang, à trois ou quatre mètres de lui. Ses yeux brillaient dans la lumière des spots. Jusque-là, Brax n'avait observé que le visage de la jeune fille. Là, enfin, il la contempla des pieds à la tête. Il captura entre les danseurs son image, son port droit, ses épaules blanches, ses bras fins. La forme timide de ses seins sous la robe fuchsia, ses hanches légèrement dessinées, ses jambes encore fines et droites. Ils avaient dix-sept et dix-huit ans et toujours leurs corps adolescents. Mais ils ignoraient qu'il put en être autrement, qu'il en serait un jour autrement. Cette image presque diaphane d'Esther applaudissant la valse des mariés, son sourire et ses yeux étincelants, voilà l'image d'elle qu'il avait captée et figée dans sa mémoire.

La grand-mère dormait, son livre tombant sur les genoux. La petite avalait les pages du sien, elle semblait captivée. Puis, soudainement, elle releva le nez, ferma le petit volume et le posa sur la tablette devant elle. Elle colla son nez contre la vitre et regarda ainsi le paysage défiler pendant quelques minutes. Brax suivit son petit manège avec amusement. Elle se tourna vers lui, osa un petit sourire et revint au paysage à l'extérieur. Enfin, elle reprit sa pose initiale, rouvrit le livre et tenta de reprendre sa lecture. Elle n'alla pas très loin et referma définitivement l'ouvrage. Elle soupira, ostensiblement. Puis, se tournant à nouveau vers Brax, elle prit un air désespéré et souffla qu'elle s'ennuyait. Le jeune homme sourit et, pensant que cela l'arracherait peut-être à ses sombres pensées, proposa de jouer avec elle. La fillette avait un jeu de cartes dans son cartable, Brax proposa une bataille, jeu simple ne nécessitant pas une attention particulière. Très vite, la partie s'engagea, et la conversation entre eux aussi, très polie, ponctuée de "Monsieur" auxquels répondaient des "Mademoiselle". La petite riait de s'entendre appeler ainsi, elle aima bien ce grand garçon qui s'occupait un peu d'elle et lui raconta par le menu ses vacances, l'école, ses parents, sa chambre, ses copines, et tout ce qui compose ainsi la vie d'une enfant de dix ans. On franchit Tours, puis Blois.

Au fil du temps, la conversation à table s'était segmentée en plusieurs groupes que favorisait la proximité et, bientôt, Brax ne parla plus qu'avec Esther. Elle parla du lycée, lui de la fac. Ils échangèrent sur les films qu'ils avaient vus ou les musiques qu'ils écoutaient. Elle regrettait Claude François, il ne jurait que par Téléphone. Elle raconta – un peu – sa vie à la maison, entre une mère omniprésente et un père peu présent, elle raconta les soirées entre amis, toujours les mêmes, dans les mêmes lieux, elle raconta la permission de vingt-trois heures chèrement acquise. Il parla de la fac, des virées en boîte, "entre potes", des petits matins, parfois, sur les bords de Marne, avant d'atterrir dans les premiers cafés ouverts. Il disait qu'il s'amusait, elle rêvait d'aventure. Elle racontait les lieux où elle passait ses vacances, les stations de ski, les villas au bord de la mer, les séjours à l'étranger, au Maroc, à New York qu'elle adorait, ou en Italie. Il connaissait la Normandie, elle répondait le monde. Il avançait Pantin, elle songeait Manhattan. Il venait du peuple, elle lui offrait le monde. Elle menait une vie sage, il apportait le désordre. Sans nul doute savait-elle que sa "merveilleuse mère" n'apprécierait pas de la voir fricoter ainsi avec ce garçon sans pedigree, mais qu'importait : il était si différent, il semblait vivre des expériences si exaltantes ! Et en même temps, elle connaissait tellement de choses que lui ignorait. Elle eut envie de ses bras autour d'elle, il eut envie de son corps sous ses mains. Le service du dessert les rappela à la réalité mais leurs regards portaient l'éclat de leur désir.

La petite fille se révéla bavarde. Elle connaissait par cœur tous les épisodes de ses dessins animés préférés et les raconta par le détail à un Brax amusé. Des princesses de pacotille rêvant à des princes guimauves, voilà l'univers dans lequel berçait la fillette. Dire que, quelques années plus tard seulement, elle ne penserait plus qu'à des chanteurs de charme, aux dernières tendances de la mode et à son premier baiser ! Brax pensa que la vie allait trop vite, qu'elle nous changeait trop vite, qu'elle ne nous laissait jamais le temps de profiter tout simplement d'une époque, d'un instant, d'un moment de paix avec soi, d'acceptation de soi. Non, nous filions, nos vies filaient, nos rêves filaient. Comme le sable sous les doigts, comme l'eau entre les rochers, comme Esther dans la nuit... La grand-mère ouvrit les yeux et se ressaisit hâtivement, comme prise en faute par le sommeil. Elle salua Brax, gronda sa petite-fille de l'avoir importuné et s'excusa avant que le jeune homme n'ait pu la rassurer, la petite n'y était pour rien, ça lui faisait plaisir, c'est lui qui avait engagé la conversation. La dame regarda sa montre, Brax l'informa que le train venait de traverser Orléans et qu'il restait donc une heure environ de trajet. La fillette chantonnait, elle gigotait sur son siège, comme si elle avait eu envie de danser. Brax repensa à ses danses de la nuit, aux rocks endiablés avec Esther puis à ce slow, lent,

lui lové dans l'obscurité tout contre elle, elle un peu gênée d'abord de cette enfreinte évidente aux convenances, puis un peu plus lascive au fur et à mesure qu'il lui parlait dans l'oreille. La petite fit tomber quelque chose et disparut sous la tablette pour le ramasser. Le slow s'était arrêté et la musique enjouée d'ABBA lui avait succédé. La petite refit surface, une carte à jouer et d'autres papiers à la main. Esther effectua un pas en arrière, son cœur battait si fort que, en plein jour, on l'eût perçu sous sa robe, ses joues avaient rosé. La fillette enfouit son butin dans son sac à dos. Esther remercia et accepta d'aller marcher dehors.

Etampes, Chamarande, Lardy, Arpajon. Les gares défilaient, de plus en plus rapprochées les unes des autres au fur et à mesure que le train approchait de Paris. En ce temps-là, on ne parlait pas encore de la banlieue pour désigner ces endroits, le RER ne venait pas aussi loin. La petite continuait à chantonner, elle dessinait, elle parlait pour elle-même, parfois avec des mots incompréhensibles. La grand-mère avait repris son livre et Brax avait retrouvé sa solitude et ses pensées.

La petite lui tendit une feuille, un dessin qu'elle lui offrait, avec un château, un carrosse, une princesse et un soleil.

Il revit le visage d'Esther, dans la nuit, là-bas, à l'écart, loin des lumières de la fête. Il revit ses lèvres tremblantes tandis qu'il lui avouait qu'elle lui plaisait, qu'il n'avait pas imaginé que ce mariage lui offrirait une si jolie rencontre. Il revit sa main s'avancer vers le visage de la jeune fille, lentement caresser sa joue puis ses boucles blondes. Il revit les yeux pâles d'Esther se fermer doucement, tandis que s'inclinait légèrement son menton. Il revit ce visage devenir de plus en plus proche tandis qu'il se penchait vers lui. Il se souvint du bruit de leurs respirations emmêlées, hachées par le battement accéléré de leurs cœurs. Il allait l'embrasser, il allait étreindre cette beauté diaphane, il allait se sentir homme et conquérant. Mais Esther se détourna, elle regarda vers le sol. Elle dit "non", se recula, s'excusa, dit qu'elle ne pouvait pas, pas comme ça, pas là, pas ce soir, pas du tout. Elle brisa le charme et elle faillit pleurer. Voix sèche, Brax demanda pourquoi. Elle ne répondit pas, s'excusa seulement, tira sur la bas de sa robe et reprit le chemin de la bâtisse, vers les lumières et la musique. "Je ne sais pas, je ne peux pas, je suis désolée" ajouta-t-elle tandis qu'il insistait. Elle le pria de ne pas l'accompagner, elle ne souhaitait pas qu'on les vît revenir ensemble. Elle dit encore qu'il ne devait pas lui en vouloir, qu'elle était une fille compliquée et lui un gentil garçon. Et, une troisième fois, elle s'excusa. Brax la regarda partir dans l'allée éteinte et resta là, bête et défait, noir de colère et rouge de honte. Il sortit une cigarette de sa poche et l'alluma. Puis une grande douleur lui ceignit l'estomac.

"On arrive ! On arrive !"

Le contrôleur venait d'annoncer l'imminence de l'entrée en Gare d'Austerlitz. Dans toute la rame, une animation joyeuse emplit l'espace. On enfila les manteaux, on referma les sacs, on descendit les valises des travées hautes et on se prépara à rentrer chez soi. La grand-mère emmena sa petite-fille vers la plateforme en saluant poliment Brax, encore assis, encore dans ses songes, encore dans sa nuit et son échec cuisant. "Au revoir, monsieur", glissa la petite avant de disparaître dans le mouvement. "Salut..." répondit Brax, sans achever car il ne connaissait même pas son prénom. Il ne lui resterait de ce week-end qu'un dessin enfantin, un cliché mensonger et un mauvais souvenir.